Jean-Luc NANCY, *Noli me tangere. Essai sur la levée du corps*

Paris, Bayard, coll. Le rayon des curiosités, 2003, 93 p.

Marion Duvauchel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5375>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5375

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

Pagination : 392-394

ISBN : 978-2-86480-859-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marion Duvauchel, « Jean-Luc NANCY, *Noli me tangere. Essai sur la levée du corps* », *Questions de communication* [En ligne], 7 | 2005, mis en ligne le 22 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5375> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5375>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Jean-Luc NANCY, *Noli me tangere*. Essai sur la levée du corps

Paris, Bayard, coll. Le rayon des curiosités, 2003, 93 p.

Marion Duvauchel

RÉFÉRENCE

Jean-Luc NANCY, *Noli me tangere*. Essai sur la levée du corps, Paris, Bayard, coll. Le rayon des curiosités, 2003, 93 p.

- ¹ *Noli me tangere* est bel et bien une « curiosité ». Par son sujet d'abord : l'épisode de l'évangile de Jean, connu sous le nom de *Noli me tangere*, représenté par la scène au cours de laquelle le Christ ressuscité apparaît à Marie-Madeleine qui le prend pour un jardinier. Jean-Luc Nancy décrit cet épisode comme la scène dans laquelle le Christ « parle, s'adresse et s'en va » (p. 21). C'est une curiosité philosophique que cet essai sur la « levée du corps » et, donc, sur la question de la résurrection et de sa signification philosophique, doublée d'une réflexion sur la limite entre le visible et l'invisible. Enfin, c'est une curiosité dans le champ de l'histoire de l'art puisque l'analyse est assortie – et ce n'est pas son moindre charme – d'un ensemble de tableaux qui représentent la scène. Moins souvent traité en peinture que l'Annonciation ou la Crucifixion, la Résurrection n'en a pas moins le statut de « grand épisode canonique » dans la mesure où elle correspond à un dogme de la religion catholique. Curiosité qui, sans doute, laisserait sans voix et dans une sorte d'effarement les théologiens, si ceux-ci existaient encore. En effet, l'ouvrage s'inscrit dans un courant particulier, celui de la « déconstruction du christianisme », décrit comme un « mouvement qui serait à la fois d'analyse du christianisme – à partir d'une position supposée capable de le dépasser – et de déplacement propre, avec transformation du christianisme lui-même se dépassant, se déposant tout en donnant accès à des ressources qu'il recèle et recouvre à la fois » (p. 10). Mouvement qui traduit, sous couvert d'une apparente modestie, une grande ambition intellectuelle.

- 2 La première idée que l'essai tente de débroussailler est celle de la notion de parabole, ramenée à la question du « surgissement du sens, ou de l'outre-sens » (p. 11). Il ne s'agit plus d'entendre un sens « impliqué », contenu dans cette parole au statut singulier que la tradition a appelé « parabole » et qui est un enseignement, mais d'entendre « notre propre oreille écouter, de voir notre œil regarder cela même qui l'ouvre et qui s'éclipse dans cette ouverture » (p. 19). Depuis quelque temps, le solipsisme est à la mode chez les philosophes. Il n'est pas sûr qu'il soit libérateur.
- 3 C'est cette notion de surgissement que l'auteur veut illustrer à partir de cette scène utilisée comme un *exemplum*. Il faut ici souligner la justesse de l'analyse. *Noli me tangere* énonce bien une problématique afférente au toucher et à son interdit qui est le point où le toucher ne touche pas, ne doit pas toucher pour précisément exercer sa touche. Problématique ouverte par Jacques Derrida avec une « distance sceptique ou rabbinique » que l'auteur « ne désespère pas de réduire ici quelque peu » (p. 26, en note).
- 4 Comme l'a vu Jean-Luc Nancy, il s'agit bien du statut du corps et du corps « glorieux ». Mais c'est ici que le philosophe manque – et de loin – la réalité des concepts théologiques : « Le corps glorieux [dit-il], est un corps brillant de l'éclat de l'invisible ». Certes, c'est un des éléments constitutifs de ce corps, mais pas seulement. La « gloire », le *kabod* en hébreu se définit comme la massive intensité d'être, comme un poids ontologique parvenu à sa perfection, et dont la lumière n'est qu'une des modalités épiphaniques. La « levée du corps » traduit bien la réalité du fait : le mort est un gisant, et à jamais. Certes, on peut admirer la subtilité de l'auteur concernant cette mort, non pas vaincue, mais indéfiniment étirée. Cependant, on éprouve un peu d'étonnement devant la désinvolture avec laquelle le donné théologique est radicalement transformé, de même que l'apparente ignorance de ce donné. Selon saint Thomas, nulle action du dehors ne peut léser ni altérer le corps glorieux et les dispositions de la matière, mais l'activité des cinq sens s'exerce en toute plénitude ; les organes de ceux-ci étant alors, comme l'est le corps entier, dans l'état de suprême perfection de la nature humaine. Jean-Luc Nancy fait de la résurrection une sorte de mouvement éternel qu'il qualifie de « en partance », un mouvement incessamment continué. Vision de poète bien plus que de philosophe. Par ailleurs, il est difficile de le suivre lorsqu'il soutient que « la résurrection n'est pas une apothéose » et que, au contraire, elle est « la kénose continuée ». Or, la kénose, cet état de déréliction ultime, inaugurée à Gethsémani et assumée dans les derniers moments de la crucifixion, ne saurait se continuer dans le corps glorieux. Quant à admettre que la gloire du corps glorieux rayonne comme la « béance du tombeau », c'est pousser le goût et l'art du paradoxe jusqu'à une virtuosité qui mérite toute notre admiration, mais qui relève davantage du tour de force dialectique que de l'analyse critique.
- 5 En revanche, ce qui est bien vu, c'est d'abord le rapport des sens engagés dans cet épisode : la vue et le toucher, puis l'ouïe. La question n'est pas vaine et ce sont les peintres – Rembrandt le premier – qui ont su le mieux voir dans cet épisode « l'intrigue délicate du visible et de l'invisible » (pp. 47-48). Car c'est là le principal intérêt de l'ouvrage que confortent l'iconographie, le corpus de quelque huit tableaux de peintres représentant la scène en question – Rembrandt, Dürer, Titien, Pontormo, Cano Alonso, Bronzino, Corregio et un anonyme de l'église de Saint Maximin – et l'analyse de l'attitude adoptée, en particulier du toucher : « Tout se passe comme si les peintres s'ingéniaient à tourner autour de l'ambiguïté narrative et sémantique de la

phrase «ne me touche pas». Car on peut supposer qu'elle succède à un contact, à un premier geste vif de Marie qui a surpris Jésus, tout autant qu'elle peut être prononcée pour prévenir un geste que l'homme voit venir » (p. 58). Cependant, on déplore la brièveté de l'analyse qui méritait quelques développements et qui se borne à cette interprétation lapidaire : « L'amour et la vérité touchent en repoussant : ils font reculer celle ou celui qu'ils atteignent, car leur atteinte révèle dans la touche même qu'ils sont hors de portée » (p. 60). Que voilà une étrange idée de l'amour et de la vérité.

- 6 Cette fois, l'épilogue est sans ambiguïté en dépit de son caractère paradoxal : « Un corps glorifié se présente et se refuse à un corps sensible, chacun des deux exposant la vérité de l'autre, un sens frôlant l'autre mais les deux vérités demeurant irréconciliables et se repoussant l'une l'autre. Arrière ! Recule ! » (p. 89). C'est un bien étrange amour que celui qui repousserait l'humble témoignage d'affection et de respect d'une femme éprouvée et endeuillée. Non, il est bien plus vraisemblable que le *noli me tangere* signifie simplement : « tu ne peux pas me toucher », et non pas « tu ne dois pas me toucher », à cause de la nature particulière de ce corps désormais soumis à d'autres lois que les lois physiques de l'humanité dans sa condition présente. Moins un interdit, moins un tabou qu'une impossibilité de fait dont la femme est informée. Y voir une sorte de lieu où la vérité s'abîme sans fin dans une souffrance et une jouissance est une projection de nos fantasmes philosophiques modernes qui n'est pas sans intérêt mais qui n'a que peu de choses à voir avec la vérité.

INDEX

oeuvre citée Noli me tangere. Essai sur la levée du corps – (Jean-Luc Nancy, 2003)

AUTEURS

MARION DUVAUCHEL

IUFM Valenciennes

marie-france.duvauchel@wanadoo.fr